

1R
733





N^o 18

10R
733

LE MIROIR 
DES
FEMMES,

*Qui fait voir d'un côté les imperfections
de la méchante Femme, & qui montre
de l'autre les bonnes qualités de la
Femme sage, tiré, pour la meilleure
partie, des livres de la Sagesse.*

PREMIERE ÉDITION.



A TROYES,

Chez la Veuve OUDOT Impr. Lib. rue du Temple

Avec Permission.



LE MIROIR DES FEMMES,

*Qui fait voir d'un côté les Imperfections de la mé-
chante Femme, qui montre de l'autre les bonnes
qualités de la Femme sage, tiré, pour la meilleure
partie, des Livres de la Sagesse.*

STANCES MORALES ET CHRÉTIENNE, |

LA Femme qui veut voir le portrait de son ame ;
S'il est beau, s'il, est laid, si bon si vicieux,
S'il est digne d'amour, s'il est digne de blâme,
Sur ce double Miroir doit appliquer les yeux.
Il est à deux envers & garni de deux glaces ;
Toutes deux sans flatter disent la vérité ;
Et comme en général tout sexe a deux faces,
L'une en peint la laideur, & l'autre la beauté.
Je commence d'abord par montrer la première
Du sexe féminin j'expose les défauts,



Mais je n'en dis que peu, de peur que la matière
Malgré moi ne me fasse en dire trop de maux.

Je fais que ce n'est pas le moyen de vous plaire,
Que d'aller au grand jour vos défauts étaler,
Mais pardonnez, beau sexe, on ne sauroit se taire,
Lorsque la vérité nous force de parler.

C'est cette vérité qui m'ouvre ici la bouche,
Qui ne met le papier & la plume à la main,
Mais non pour y tracer rien qui vous éfarouche,
Ni pour vous dire rien de mordant ou malin.

Car enfin n'ayant rien contre vous qui m'anime,
J'écris sans passion, sans haine, sans aigreur,
Ni si fut vos défauts un peu fort je m'exprime,
Je parle en interprète, & non pas en Censeur.

Ne vous fâchez-pas contre moi, je vous prie;
Je parle franchement, je ne saurois flatter,
Tels que sont les gens, tels je les publie,
Sans approuver jamais ce qu'il faut détester.

Ainsi je me rendrois coupable de foiblesse,
Si de peur d'irriter nos mauvaises humeurs,
Je n'osois avancer quel que trait qui vous blesse,
Mais qui peut potter à corriger vos mœurs.

Vous savez que le coup dont un ami fustige,
Vaut mieux que le bâton que nous donne un flatteur, (1)
Par sa sévérité le premier nous corrige,
Et le second nous perd par sa feinte douceur.

Telle est de vos défauts l'équitable censure,
C'est pour les corriger qu'on va les découvrir:
Un blessé ne dit point qu'on lui fait une injure,
Quand on ouvre sa plaie afin de le guérir.

Salomon dit d'abord une étrange Sentence;
Que l'homme en faisant mal est moins pernicieux

(1) Proverbe. Chap. 27. §. 6.

Que vous en faisant bien. (2) Il faut par là qu'il pense
Bien-mal de vous, beau sexe, & vous croye odieux.

Fi, fi, me direz-vous, cela n'est pas probable,
Il faut que Salomon par un faux préjugé,
Ait dit un trait si dur & si peu soutenable,
Nous intantons appel de ce qu'il a jugé.

Eh! quoi donc? à son dire, une femme modeste,
Qui craint Dieu, qui vit bien, qui n'aime que la paix,
Vaudra moins qu'un brutal qui jure, qui déteste,
Et qui passe sa vie en honteux forfaits.

Non, non, ce n'est point là du Sage la pensée
Il fait rendre justice à ce qui vous est dû,
Votre vertu n'est point, à ce qu'il dit, blessée;
Ce Prince parle juste, étant bien entendu.

Un homme, un homme, tel que vous dites,
Mesdames,
N'a de l'homme en effet que la forme & le nom;
Loin donc qu'il soit meilleur que la moindre de
Femmes,

Il est moins qu'une bête, & pire qu'un Démon.

Ainsi quand il soutient que le mal que fait l'homme,
Est meilleur que le bien que la femme nous fait,
La chose quoi qu'absurde est vraie, & voici comme
Il faut de cette énigme expliquer le secret.

Quand un homme nous fait du mal, il nous excite
A certaines vertus qui nous font devant Dieu,
Acquérir des sujets de grace & de mériter,
Qui chez nous sans cela n'auroient pas eu lieu.

Si bien qu'à la bien prendre, dans l'esprit du sage,
Nous trouvons dans le mal que cet homme nous fait,
Plus de bien en effet que de désavantage,
Quand nous le regardons d'un œil sain & discret.

(2) Eccle. Chap. 41. §. 14.

Il n'en va pas ainsi du bien que fait la Femme ;
 Ce bien ne fût-il fait même qu'à bon dessein,
 C'est un philtre qui plaît, mais qui fascine l'ame,
 Et qui la fascinant l'empoisonne à la fin.

Mille exemples en font les preuves manifestes,
 Mille morts comme un, par là se sont perdus,
 Et pour avoir reçu de ces biens funestes,
 Ils se font au Démon par la Femme vendus.

La Femme toute fois n'est pas toujours la cause,
 Si l'Homme charge en mal le bien qu'elle lui fait,
 Souvent, & très-souvent cette métamorphose
 Du seul abus de l'homme est la suite & l'effet.

Mais pour n'en être pas la cause principale,
 Pour ne pas se mêler d'un abus si fatal,
 La Femme en est au moins la cause instrumentale,
 Et par là faisant bien, elles font toujours mal.

Ainsi de Salomon la trêve est véritable,
 Ainsi c'est justement que ce grand Roi nous dit
 de tout appréhender de votre sexe aimable,
 Il en parle en expert, il fait ce qu'il lui fit.

Craignez, hommes, craignez, dit-il, tout de la
 Femme,

Ses yeux, sa voix, ses mains, sont pour vous des lacer,
 Comme le papillon qui se brûle à la flamme,
 L'homme se voit souvent surpris dans ses filets. (1)

Le poisson quoi qu'avidement souvent échappe
 Au perfide hameçon que lui tend le pêcheur,
 La bête peut fortir du piège ou de l'attrappe,
 Où prétend l'arrêter la ruse du chasseur.

Mais s'approcher du sexe & s'offrir à ses charmes.
 Et s'en trouvant épris vouloir s'en dégager,

C'est vouloir l'impossible, il faut rendre les armes,
 On tuit ou l'on perit en si pressant danger. (1)

Que dire après cela ? sinon que la Femme
 Le mal passe le bien plus de la moitié,
 Et que l'homme qui veut en garantir son ame,
 En doit autant qu'il peut éviter l'amitié.

Mais si la Femme à l'Homme est si pernicieuse ;
 Il faut toujours l'entendre avec restriction ;
 Car ce n'est proprement que de la vicieuse
 Qu'on parle, & dont on marque de l'aversion.

Si retraçant ici ce qu'en dit l'écriture,
 Je la représentois dans ce qu'elle a d'affreux,
 J'en ferois une vive & naïve peinture,
 Mais dont les traits seroient & vilains & hideux.

Je dirois qu'il n'est point d'assez noire malice
 Dont elle ne puisse être en tout tems l'instrument ;
 Qu'elle a plus de venin, de fiel & d'artifice
 Que n'en a le Dragon, le Singe & le Serpent. (2)

Que n'ayant rien de doux que le visage,
 Elle n'a dans le cœur que de la dureté,
 Qu'elle passe du Tigre & la haine & la rage,
 Que le Lion a moins qu'elle de cruauté.

Que sous un front riant plein d'attraits & de joye,
 Elle caresse ceux qu'elle voudroit périr,
 Que tout ainsi que l'Ourse elle embrasse sa proie,
 Et l'étreint à dessein de le faire mourir. (3)

J'en dirois tous les maux & beaucoup davantage,
 Réduisant seulement ce que le Sage en dit ;
 Mais il faut en tracer au raccourci l'image,
 Et mettre par tout ce qu'on fait car écrit.

(1) Ecclésiaste. chap. 9 v. 27.

(2) Id. éh. 25 v. 26.

(3) Id. ch. 25. v. 23 & 24.

(1) Ecclésiaste. Chap. 7. v. 27.

La Femme assez souvent aussi folle que fière,
S'ose donner sur l'homme & la gloire & le rang,
Sous ombre qu'il ne fut formé que de poussière,
Au lieu qu'elle le fit d'un os de son flanc.

Car ce qui est produit d'une étoffe aussi basse
Que le limon, dit-elle, occupe un rang plus bas
Que ce qui vient d'un os, & c'est par pure grace
Si ce dernier produit cède à l'autre le pas.

Point d'honneur important, rare prééminence,
Privilège excellent du sexe féminin,
Que vous êtes sublime & de haute excellence,
Pour se mettre au dessus du sexe masculin.

Vous sortez il est vrai de la côte de l'homme,
Et cet homme dormoit quand Dieu vous en tira;
Mais, femme, savez-vous la raison de ce sommeil,
Et comment ce prodige en l'homme s'opéra? (1)

Je ne vous dirai pas ce qu'en dit la glose,
Que Dieu ne fit couler en Adam ce sommeil,
Qu'afin qu'il ne vît pas fortir de lui la cause
Qui devoit l'entraîner avec elle au cerveau.

Et que s'il en eût la moindre connoissance,
Il eût sans sommeiller tenu ses yeux ouverts
Pour pouvoir mettre obstacle à la triste naissance
D'un fléau qui devoit perdre tout l'univers. (2)

Je dirai seulement avec les septante,
Que ce sommeil profond fut un ravissement,
Une conclusion, ou syncope affoimante
Qui tomba sur Adam en ce fatal moment.

Je dis fatal moment, car hélas! quelle suite
N'eût pas pour lui, pour nous cet os Femme rendu;
Si cette Femme, hélas! n'eût point été produite,
Adam au Tentateur ne se fût pas vendu.

(1) Gen. ch. 2. v. 22. (2) Eccl. ch. 25. v. 27.

O! quelle extase, Adam vous fut alors nécessaire
Que vous eûtes besoin de méditation,
Pour pouvoir réfléchir sur l'affreux misère
Où vous alloit jeter telle production.

Production que Dieu fit d'une côte dure,
Pour dire que la Femme étant faite d'un os,
Elle seroit pour l'homme un sujet de torture,
Plutôt qu'un instrument de joie & de repos.

L'Écriture m'apprend une autre circonstance
Qui distingue assez bien cette production,
Et me paroît d'ailleurs d'assez haute importance,
Pour n'en pas négliger l'interprétation.

Quand Dieu créa la Femme, il bâtit, ce dit elle,
Comme si cette Femme étoit un bâtiment,
Qui requit le marteau, la scie & la truelle,
Pour mettre chaque pièce en son assortiment.

Quand l'grand Dieu, vous fîtes le Ciel & la Terre,
Ces deux corps de logis si riches & si grands,
Vous aviez disposé ce que le monde enferme,
Par étages divers, en ordre différens!

Vous aviez formé l'homme à votre image auguste,
Placé comme un compas les membres de son corps,
Et dans un assemblage aussi noble & si juste,
On ne dit point que vous ayez bâti pour lors.

Mais formez-vous la femme, ah! pour lors l'écriture
Parle de vous, Seigneur, tout d'une autre façon;
Vous bâtissez, dit-elle, & cette créature,
Dans vos divines mains semble être une maison.

Pourquoi parler ainsi? n'est-ce point que la femme
Alloit être un logis où l'homme trop charnel,
Iroit loger son cœur aux dépens de son ame,
Et risquer en l'aimant son salut éternel.

N'est-ce point qu'il faut plus d'atours & d'artifice
Pour parer d'une femme & la tête & le corps,

Qu'il ne faudroit d'outils pour qu'un grand édifice
Fût rendu tout complet & dedans & dehors.

Mais que fit cette Femme après être bâtie ?
Que fit elle en teden, ce saint & sacré lieu ?
A quoi s'occupait-elle, & qu'elle fut sa vie,
Après qu'elle eût reçu l'être des mains de Dieu ?

Ce qu'elle fit d'abord à son entrée au monde,
Ce fut de devenir le disciple de Satan,
D'entrer par ses avis dans une erreur profonde,
Et d'y faire après elle entrer l'aveugle Adam. (1)

Ingrate envers son Dieu, méprisant sa défense,
Elle mangea du fruit par lui même interdit,
L'offrit à son époux, l'époux par complaisance
Le prit, & le mangant, comme elle se perdit.

Traite Côte d'Adam, que tu nous est fatale !
Que ne fût tu changée en un glaive tranchant.
Hélas ! on n'eût pas vu la perte générale
Où l'humain genre va sans cesse trébuchant.

Mais vous l'aviez ainsi résolu ! patience,
Ce n'est pas aux humains à fonder vos décrets
Tout se règle, grand Dieu par votre providence,
Et tout le monde en doit adorer les secrets.

La femme comme l'homme est votre propre ouvrage,
Etant tel, qui peut en b'âmer la façon ?
Un ouvrier si grand, si puissant & si sage,
N'a fait & ne fera jamais rien que de bon.

Arrière donc la vaine & bizarre censure
D'un ouvrage sorti des mains du créateur ;
Arrière tout Auteur qui dit que la nature
Péche en faisant la femme, & tombe dans l'erreur. (2)

Arrière encore celui qui s'attira le blâme
D'être un mauvais censeur, & peu judicieux,

(1) Genèse. (2) Aristote & quelques autres philosophes.

Pour avoir dit que si l'homme eût été sans femme,
Il auroit toujours pour compagnons les Dieux. (1)

Mais de ce Dieu fait chair, l'inéable mystère,
Vient trop bien, dites-vous, en cette occasion,
Pour ne pas m'interrompre & m'obliger d'y faire
Avec vous en passant quelque réflexion.

Vous avez en parlant de la première Femme,
Et du mal qu'aux mortels a causé son erreur,
Accablé, direz vous, notre sexe de blâme,
Comme s'il étoit seul cause de ce malheur.

Mais nous avons ici, quoi que le vôtre en pense,
Pour couvrir cette honte un prétexte assez fort,
Et même pour avoir sur vous la préférence,
Malgré tous les défauts qu'on nous impute à tort.

Si donc vous prétendez que cette Vierge élève
L'honneur de votre sexe, & pare entièrement
L'opprobre où la jeté la triste chute d'Eve,
Il faut que vous viviez comme elle saintement.

Mais si de l'imiter vous n'êtes pas soigneuses,
Vous aurez beau fonder votre humeur sur le sien ;
Vous' pouvez bien en être un peu plus orgueilleuses,
Mais votre orgueil n'aura ici point de soutien.

Oui, de sa sainteté si vous n'avez que l'ombre,
L'honneur que vous tirez de l'incarnation,
De vos sujets d'orgueil loin de grossir le nombre,
Ne fera qu'augmenter votre confusion.

Mais de votre Miroir consultons votre glace,
De la méchante Femme achevons le portrait,
Et sans appréhender d'encourir sa disgrâce,
Ne cachons point ici ce qu'elle a de plus laid.

Que la condition d'un homme est malheureuse,
Quel chagrin pour son cœur, quel trouble en sa maison !

(1) Caton surnommé le censeur.

Quand il a, dit le Sage, une femme hargneuse,
Qui crie jour & nuit, sans cesse & sans raison. (1)

Quoi qu'on fasse, on ne peut faire rien qui lui plaise,
La moindre chose émeut ses mauvaises humeurs,
Il faut qu'il arrive, avant qu'elle s'appaïse,
Que tout soit étourdi qu bruis de les clameurs;

Il faut que tout le monde, ou l'entende ou la fuyé,
Comme l'on feroit d'un chien les importuns abois,
Comme d'un toit gâté, qui dégoute la pluie,
Et qui mouille son hôte au tems des plus grands froids.

Qui dit l'impureté d'une Femme, peut dire
Qu'il a dit tous les maux qu'on en peut raconter,
Car où ce vice-là tient une fois l'empire,
Il n'est point de péché qui n'y vienne habiter.

C'est d'ailleur pour homme meuble fort à charge,
Que d'avoir une femme en qui la vanité
Regne si fortement, qu'il n'est point d'appanage
Qu'elle ne sacrifie à sa cupidité.

Pour contenter son luxe, & se mettre à la mode,
En meubles, en habits, en équipages, en tra n,
Il faut que la maison s'endette & s'incommode,
Jusqu'au point de manquer & de bois & de pain.

Cependant le mari gémit, crie & tempête,
Les enfans vont tout nuds, la famille périt,
A décréter le bien le créancier s'apprête,
Mais la Femme toujours fuit le luxe & s'en rit.

Le monde n'a que trop de ces dissipatrices,
Sanscelles dont le jeu fait l'emploi capital,
Caprice trop commun, mais de tous les caprices,
Celui qui conduit plutôt à l'hospital.

Il en est qui prenant des moyens contraires,
Font presque autant de mal, & peut-être encore pis;

(1) Eccl. ch. 25. v. 31.

S'en sont qui ne pensant qu'à faire leurs affaires,
Font leur bourse aux dépens du bien de leurs maris.

La fin qu'ont la plupart de ces fines sansues,
C'est d'amasser de quoi pour leur viduité,
Et que leur mari mort, elles soient mieux pourvues,
Tant son trépas est criant, ou plutôt souhaité.

Pour embabouiner des maris trop faciles,
Du cauteleux Renard elles vêtent la peau,
Et les amadouant par leurs ruses subtiles,
Elles les font bientôt donner dans le panneau.

Car de tant de filets qu'elles savent leur rendre,
C'est miracle après tout s'ils peuvent s'échapper;
Elles n'ont rien de doux, d'attrayant ni de tendre,
Qui ne soit mis en jeu quand il faut attraper.

Ainsi pris par leur foible, accablé de caresses,
De tout leur revenu leur remettant le soin,
Ces Femmes ont moyen d'amasser des richesses,
Mais ces richesses vont, Dieu fait à quel besoin.

Mais tandis qu'elles font les bonnes ménagères,
La Famille se voit ou périr ou pâtir:
En disposant de tout comme propriétaires,
Elles dépouillent ceux qu'elles doivent vêtir.

Il n'est encore que trop de femmes fénéantes,
Qui tiennent tout le jour leurs mains comme en prison,
Et qui sont en tout tems oisives, nonchalantes,
Sans se mêler jamais du soin de leur maison.

Hors le soin des habits & autres bagatelles,
Rien n'entre en leur esprit, rien ne leur tient au cœur,
Enfans, mari, parens, tous ne trouvent en elles
Que de l'indolence ou que de la froideur.

On se passeroit bien de semblables Statues,
Qui vivent dans le monde, & n'y servent à rien,
On les y souffre aussi comme étant superflues,
Et ne sachant enfin faire ni mal ni bien.

Il en est qu'on peut dire en maïces confites,
Tant elles ont l'esprit occupé à mal faire ;
Mais qui sont cependant si bien les hypocrites,
Que le plus clair voyant y teroit attrapé.

Leur langage est plus doux que le miel, dit le sage,
Mais l'absynthe n'est pas plus amère que leur cœur ;
Et plus ce cœur renferme & de haine & de rage,
Plus le langage répand d'amour & de douceur.

Des crimes les plus noirs elles tiendroient boutique,
Elles n'ignorent rien en fait de trahisons,
Et ne savent que trop l'art de mettre en pratique
Ce qu'a de plus morrel le secret des poisons.

Notre siècle en a vu des histoires étranges,
Des femmes, mais hélas ! femmes de qualité,
Qui sen bloient au dehors plus saintes que des Anges
Mais passioient les démons en rage, en cruauté.

Il est enfin, il est des femmes assez bonnes,
Mais dont l'humeur varie & change si souvent,
Qu'on se peut atssi peu fier en leurs personnes,
Qu'en un coq de clocher qui tourne au gré du vent.

On ne fait sur quel pied on doit vivre avec elles ;
Forment-t-elles le soir quelque important dessein,
Le jour n'est pas venu qu'il n'en est plus nouvelles,
Leur résolution change en un tour de main.

Vouloir, ne vouloir pas, promettre, se dedire,
Loger en même cœur & la haine & l'amour,
Louer, blâmer, gémir, chanter, pleurer & rire,
C'est tout ce qu'elles font & refont tour à tour.

Cependant dans ce flux & reflux d'inconstance,
Une chose leur est forte & ferme au cœur,
C'est de fermer l'oreil à toutes remontrances,
Et ne quitter jamais leur inconstante humeur.

Hé bien ! notre miroir, qu'en dites-vous, mesdames,
De la mauvaïse Femme est-il le vrai portrait,

S'il l'est, qu'en peniez-vous au secret de vos ames,
Ne vous y voyez - vous peintes en quelque trait.

Oui, qui que vous soyez, par un aven sincère,
Dites, par plus d'un trait je me vois peindre ici ;
Jamais de mon miroir la glace mentongère,
Ne m'a dit que j'étois telle qu'en celui-ci.

Je me suis, je le vois, trop long-tems abusée ;
J'en ai honte, je veux sortir de mon erreur,
Je veux pour l'avenir être plus avisée,
Et ne plus consulter un miroir si trompeur.

C'est bien fait de le dire, encore mieux de le faire,
Laissez donc là ce faux & flatteur miroir,
Regardez celui-ci comme étant plus sincère,
Et disant ce qu'on est, laid ou beau, blanc ou noir :

Mais après l'avoir vu dans sa hideuse face,
Prenez le beau côté, regardez à l'envers,
Pour y voir un portrait de toute autre grace,
Et dont le caractère est tout à fait divers,



MIROIR ET ÉLOGE DE LA FEMME FORTE,

Tiré du trente - unième des Proverbes de Salomon.

C'est de la Femme forte & l'idée & l'image,
Le seul Original qu'il vous faut copier,
Car vous n'aurez jamais une conduite sage,
Qu'autant que vous saurez ce modèle étudier. (1)

Mais comment, direz-vous, étudier ce modèle;
Si la Femme parfaite est un trésor caché,
Et si caché, qu'enfin Salomon parlant d'elle,
Dit que c'est un trésor qu'envain il a cherché.

Il est vrai que la chose est assez difficile,
Vû même ce qu'il dit & qui semble assez crû,
Qu'il a pu rencontrer un sage homme entre mille,
Mais que de femmes sages, il n'en a jamais vu. (2)

Quoi qu'il en dise, il est des femmes vertueuses,
Il faut le reconnoître ou se crever les yeux,
Tous les tems en ont eu de sages, de fameuses,
Et les modernes même encore plus que les vieux.

(1) Prov. (2) Ecclési. ch. 1. v. 23.

Mais

Mais parce que le nombre en fut toujours trop mince,
Qu'il est rare d'en avoir plus d'une à chaque coup,
Il ne s'en trouve point, au dire de ce prince,
Il veut dire en effet qu'il n'en est pas beaucoup.

De là vient, poursuit-il, que c'est un avantage
Bien rare pour un homme alors qu'il est pourvu
D'une Femme vraiment & vertueuse & sage;
Il faut bien que du Ciel de bon œil il soit vu.

Car enfin, s'il est vrai que le rang, la noblesse
Viennent le plus souvent du côté des parens,
Si la beauté du corps, si la force & l'adresse,
Et le bien des Ayeuls passent dans les enfans

Il est encore vrai que la femme prudente
Sortit-elle en naissant du plus auguste lieu,
N'est point de ces faux biens que la terre présente;
Mais un don qui ne vient que de la main de Dieu.

Or venant d'une main & si digne & si bonne,
Celui qui l'a n'en reçoit que du bien,
Elle fait ici bas sa gloire & sa couronne,
Sa consolation, sa joye & son soutien.

Ce que l'astre du jour fait sur notre émisphère;
Quand de ses clairs rayons il dore l'orison,
Et qu'il répand par tout l'éclat de sa lumière,
La Femme sage en fait autant dans sa maison. (1)

L'éclat de ses vertus, qui ne souffre point d'ombre,
Sur tout le domestique élance ses rayons,
Pour voir & découvrir ce qu'il a de plus sombre,
Et veiller nuit & jour dessus ses actions.

(1) Ecclésiaste.

B

Occupée au travail, comme une abeille active,
Elle fait employer utilement son tems:
Il n'est point d'heure au jour où on la trouve oisive,
Et sans agir pour Dieu, son mari, ses enfans.

Pour Dieu premièrement, car de la femme sage
C'est là le principal & le dernier des soins;
Pour ensuite passer à ceux de son ménage,
Et pourvoir tour-à-tour à ses divers besoins.

C'est aussi tout d'abord où sa sagesse éclate,
Est-elle hors du lit, elle s'offre au Seigneur,
Et pour de ses bienfaits ne se pas rendre ingrate,
Elle l'en remercie & de bouche & de cœur.

Ce devoir est-il fait, alors elle s'applique
A tout ce qui dépend de son soin maternel,
Et comme si c'étoit son exercice unique
Elle en fait tout le jour son but continuel.

Pour de l'oisiveté fuir la moleste vaine,
Du travail de la main fait celui de l'esprit,
Quelquefois sur le lin, d'autre fois sur la laine,
Et jamais son travail n'est frivole & sans fruit.

Ses ouvrages qui sont aussi riches qu'utiles,
La font considérer comme un riche vaisseau
Qui vient du nouveau monde, ou de lointaines isles,
Chargé de ce qu'on trouve en ces lieux de plus beau.

Elle n'est pas seule au travail qui s'attache,
Tout ce qu'elle a de monde avec elle est actif,
chacun a son emploi, sa besogne & sa tâche,
Et personne ne muse & n'est chez elle oisif.

Soigneuse à se lever aussi-tôt que l'aurore,
Il faut que tous ses gens à travailler soient prêts,
Plus ils sont vigilans, plus elle les honore,
Sur leur activité mesurant ses bienfaits.

Du fruit de ses travaux que le Seigneur seconde,
Elle a grossi ses biens, acheté divers champs,
Elle les a plantés d'une vigne féconde
Qui paye abondamment ses peines tous les ans.

Il est juste qu'ainsi ses peines soient payées,
Car ainsi elle a ceint ses reins, s'armant de vigueur,
Elle a plus d'une fois vu ses mains employées,
A cultiver sa vigne & la mettre en valeur.

Dans l'arrière saison que le chanvre on dépouille,
Elle le fait peigner après qu'il est pilé,
De ses adroites mains le met en quenouille,
Et puis fait entoiller le fil qu'elle a filé.

Le pauvre trouve en elle une prompte ressource,
Le voit-elle en besoin de pain, d'habits, d'argent,
Elle ouvre en sa faveur & son coffre & sa bourse,
Et jamais ne renvoie à vuide un indigent.

Si sa charité veille au soin des faméliques,
Il ne faut pas penser qu'elle mette en oubli,
Celui qu'elle doit prendre envers ses domestiques,
Rien n'est plus réglé, ni mieux établi.

Non contente d'avoir l'œil sur leur nourriture,
De leur faire en saison fournir des alimens,
Son soin s'étend encore jusque sur leur vêtüre,
Pour les entretenir de bons habillemens.

De ces habillemens de différente espèce,
Les uns sont pour l'Hiver, les autres pour l'Été,
Tant elle les chérit, tant elle s'intéresse,
A tout ce qui dépend du soin de leur santé.

Pour les siens elle en a de riches, mais modestes,
De pourpre & de fin lin elle revet son corps,
Mais sous des ornemens qui paroissent si lestes,
Elle est humble au dedans & pompeuse au dehors;

Sa maison n'est pas moins pompeusement parée,
La richesse s'y voit jointe à la propreté,
D'ornemens précieux haut & bas décorée,
Elle montre qu'elle est maison de qualité.

Certain lustre sans fard, tout par tout s'y déloye;
Rien n'est plus brillant que le sont ses tapis,
L'or & l'argent mêlé sur la pourpre & la soye,
Y rehaussent l'éclat de l'étoffe des lits.

Mais ce n'est point par-là que cette femme éclate,
Toutes ces vanités ni ces pompeux dehors,
Ne sont point des endroits dont la vertu se flatte,
Elle veut pour briller de plus nobles efforts.

De la grace du Ciel sa belle ame munie,
Résiste à tout, vainc tout ce qui nous fait pécher,
Et sa pudicité ne fut jamais ternie
Par les allèchemens que nous offre la chair.

Fidelle à s'éloigner de ces lieux redoutables
Où les plaisirs qu'on prend produisent tant de mal,
Où le hazard qu'on court à devenir coupables,
Fait faire à tant de gens un naufrage fatal.

Fidelle, dis-je à fuir ces légèretés vaines,
De peur de s'engager à des pas trop glissans,

Elle fait en quittant ces voluptés mondaines,
Tenir dans l'innocence & son cœur & ses sens,

Aussi, dit l'Esprit Saint, cette ame vertueuse,
Quand de ses jours heureux le terme arrivera,
Sans en craindre la fin, contente & glorieuse,
Où tout le monde pleure, alors elle rira. (1)

Vous aurez bien sujet, trop heureuse héroïne,
D'être comblée alors de joie & de plaisirs,
Allant jouir des biens que le Ciel nous destine,
Et vers où maintenant tendent tous vos desirs.

C'est pour les acquérir ces biens inaltérables.
Qu'ouvrant à la sagesse & sa bouche & son cœur,
Elle observe avec soin ses leçons admirables,
Elle les prêche même avec zèle & vigueur. (2)

C'est par-là que sans faire aucun travail frivole,
Elle ne mange point oisivement son pain,
Pain mystique qui peint la divine parole,
Dont elle se nourrit & nourrit son prochain.

Car enfin ce n'est point, Seigneur, assez pour elle
Qu'elle prête l'oreille à vos conseils divins,
Qu'elle exécute, il faut que son saint zèle
Les lui fasse enseigner encore à ses voisins.

Non qu'effectivement elle aille dans vos temples,
Se mêler du métier de vos prédicateurs,
Contente d'y donner de bons & saints exemples,
Elle n'usurpe point l'emploi des Directeurs.

Mais prêchans ses voisins, c'est à son demestique
Qu'elle enseigne vos loix, Seigneur, & que sans bruit

(1) Prov. Chap. II v. 25. (2) Id. Ch. 21 v. 26.

Elle rompt sagement le pain évangélique,
Et l'instruit des devoirs dont il doit être instruit.

Tant d'héroïques soins plus grands qu'on ne peut
croire,
Comblent de biens, d'honneur l'époux & ses enfans;
Sa conduite leur sert & d'exemple & de gloire,
Et les fait honorer comme des triomphans.

Ces honneurs justement retournent sur la mère,
Tout le monde à l'envi la loue & la bénit,
On entend de concert les enfans & le père
La louer, & chacun à leur dire applaudit.

Que vous êtes heureuse, ô mère trop aimable,
Lui disent ses enfans, que de gloire pour nous
De vous avoir pour mère, & qu'il est agréable,
De marcher sous vos loix & de vivre avec vous. (1)

Epouse que du ciel j'ai reçu en partage,
Puis-je assez vous louer, dit l'époux à son tour,
Vous, dans qui les vertus par un saint assemblage
Ont comme de concert établi leur séjour.

Est-il aucun canton de la terre ou de l'onde,
Qui ait jamais produit des femmes comme vous,
Non, non, il n'en est point, vous êtes sans seconde,
Un si rare trésor n'est né que parmi nous. (2)

Oui, si le monde a vu quelques femmes bien faites
Dont même le mérite ait pu passer pour grand,
Que l'on vous les compare, on les trouve imparfaites,
Et vos rares vertus sont tout d'un autre rang.

Rang trop noble, trop haut pour se pouvoir entendre,
Du mérite qui vient de la beauté du corps,

(1) Prov. Chap. II v. 28. 2 Id. Chap. 31. v. 24.

De tout autre endroit votre rang se doit prendre,
Il va bien au-dessus de ses charmans dehors.

En effet, la beauté n'étant que passagère,
L'éloge de la femme est en vain pour cet endroit,
La louange en seroit flatteuse ou mensongère,
C'est pourquoi l'Esprit Saint la rejette à bon droit.

La femme qui sert Dieu, qui marche dans la crainte,
Qui garde en sa maison la paix & la douceur,
Dont la dévotion est ferme, sans crainte,
Mérite qu'on la loue & de bouche & de cœur.

C'est sur ce fondement que je vous ai, Mesdames,
De la Femme parfaite exposé le Miroir,
Vous vous en servirez pour embellir vos ames,
Si vous prenez souvent le soin de vous y voir.

De la beauté du corps si vous êtes soigneuses,
De celles de l'esprit ne le soyez pas moins,
Vous ne sauriez, sans doute, être trop curieuses
D'une chose en effet si digne de vos soins.

Car enfin ce n'est pas une beauté qui passe,
Et qui comme la fleur & se sève & périt,
C'est une beauté vive & qu'anime la Grace,
Qui reverdit toujours & jamais ne flétrit.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, un Manuscrit qui a pour titre, *Le Miroir des Femmes*, dont on peut permettre l'impression. A Paris ce 39 Septembre 1717.

PASSART.

PERMISSION.

VU l'Approbation du Sieur PASSART, Maître-ès-Arts, Permis d'imprimer. ce 14. Octobre, 1717.

M. R. DEVOYER D'ARGENSON.

Réglé sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeur de Paris, No. 1071. conformément aux Réglemens & notamment à l'Arrêt de la Cour du Parlement du 3. Décembre 1705. A Paris, ce 6. Décembre 1717.

DELAUNE. Syndic.

